Matthieu 22, 15-24

Le contexte

Nous sommes, dans le passage que nous allons lire, dans une des nombreuses batailles de la guerre entre Jésus et les chefs religieux. En fait, les chefs religieux veulent à tout prix faire taire Jésus ; l'emprisonner, le tuer… car Jésus remet en question la manière de vivre la foi que les chefs religieux imposent au peuple.

15Alors les Pharisiens se réunissent. Ils cherchent comment prendre
Jésus au piège en le faisant parler. 16Ils envoient vers Jésus quelques-
uns de leurs disciples avec des gens du parti d'Hérode. Ces gens-là
disent à Jésus : « Maître, nous le savons, tu dis la vérité. Tu enseignes
en toute vérité ce que Dieu nous demande de faire. Tu n'as peur de
personne, parce que tu ne regardes pas l'importance des gens. 17Dis-
nous donc ce que tu penses : est-il permis ou non de payer l'impôt à
César ? »
18Mais Jésus connaît leur méchanceté et il leur dit : « Hommes faux !
Pourquoi est-ce que vous me tendez un piège ? 19Montrez-moi l'argent
qui sert à payer l'impôt ! » Ils lui apportent une pièce d'argent. 20Jésus
leur dit : « Sur cette pièce, il y a l'image et le nom de quelqu'un. De qui
donc ? » 21Ils lui répondent : « De l'empereur. » Alors Jésus leur dit :
« Eh bien, rendez à César ce qui est à César. Et rendez à Dieu ce qui est
à Dieu. » 22Quand ils entendent cela, ils sont très étonnés. Ils laissent
Jésus et s'en vont.

Ce passage est périlleux. Il interroge la limite de la loyauté d'un chrétien envers un État. Plus largement, il interroge notre rapport au « monde ». Certains y voient seulement un lieu de perdition où règne le Mal : on parle de « musique du monde », d'« esprit du monde », et il faudrait s'en éloigner à tout prix. Mais c'est justement parce que c'est périlleux que c'est intéressant, n'est-ce pas ?

Un piège

Que nous soyons de droite, de gauche ou du centre, nous savons que payer l'impôt, c'est contribuer aux services publics dont nous bénéficions, et c'est être loyal envers l'État dans lequel nous sommes. Frauder, c'est refuser l'autorité d'un gouvernement. Les chefs religieux veulent donc pousser Jésus à refuser ouvertement l'autorité de César. Les Israélites étant colonisés par Rome, ils auraient alors une raison de le faire arrêter.

Regardons leur stratégie. D'abord, ils le flattent pour qu'il baisse la garde : « Maître », « tu dis la vérité », « tu n'as peur de personne ». Puis ils le font entrer dans un schéma. S'il dit « Ne payez pas », il aura César contre lui, mais le peuple avec lui. S'il dit « Payez », il aura César avec lui, mais le peuple contre lui. Quoi qu'il dise, ils pensent l'avoir.

De nos jours aussi, on nous impose souvent un schéma : « Si tu n'es pas de gauche, tu es de droite. » Dans une société où tout est polarisé, il est rassurant de vous classer dans une catégorie. Jésus nous montre une

autre voie : il refuse le schéma qu'on lui impose. Et ce refus n'est pas de la neutralité. Sa réponse est une vraie prise de position. Laquelle ?

La juste place

Au lieu de choisir un camp, Jésus amène ses adversaires à s'interroger sur ce que signifie choisir. Si on vous demande de choisir entre la peste et le choléra, le texte nous invite à demander : pourquoi faudrait-il absolument choisir entre deux choses ? Comme s'il n'y avait pas d'autre issue… Ne pas se laisser enfermer, aller au fond des choses : Jésus nous déplace.

Je comprends, par ce texte, que choisir un camp, c'est choisir son appartenance : à qui, à quoi j'appartiens. Sur la pièce, il y a l'image de César ; elle lui appartient, il est donc juste de lui rendre ce qui est à lui. La deuxième moitié de la phrase fait encore plus réfléchir : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. » Mais qu'est-ce qui appartient à Dieu ? Où l'image de Dieu est-elle inscrite ?

…

Regardez autour de vous : où l'image de Dieu est-elle inscrite ?

…

L'image de Dieu est inscrite à votre droite, à votre gauche. Oui, chaque personne présente ici a été créée à l'image de Dieu.

Nous qui sommes à l'image de Dieu, nous pouvons rendre à Dieu ce que nous sommes, ce que nous avons eu, ce que nous aurons : nos talents, nos ressources, nos années, notre souffle de vie, nos pensées, nos émotions, notre corps tout entier.

Jésus met César à sa juste place : la monnaie lui appartient, César en est le gouverneur. Jésus met Dieu à sa juste place : l'être humain entier lui appartient, Dieu en est le Créateur.

Deux loyautés, un seul Seigneur

La loyauté d'un chrétien envers l'État est donc pleinement justifiée, dans la limite du juste. Elle peut être mesurée : elle se paie par l'impôt, elle se montre par le respect des lois et des institutions. La loyauté envers Dieu, elle, ne peut pas être mesurée : elle engage tout ce que nous sommes.

Ces deux loyautés cohabitent. Luther parle des deux règnes : l'autorité temporelle, qui régule nos relations sociales, notre corps et nos biens, et l'autorité spirituelle, qui s'adresse à notre âme. Mais c'est le même Dieu qui gouverne dans les deux. Deux gouvernements, un seul Seigneur.

Cette cohabitation est le meilleur des scénarios. Mais il arrive que le pouvoir temporel porte atteinte à la dignité de l'être humain, que les lois deviennent injustes. Alors se lèvent des lanceurs d'alerte, des résistants. Se mettre debout est très difficile, et on le paie généralement cher.

On attribue au pasteur Martin Niemöller ces mots que vous connaissez : *« Quand ils sont venus chercher les socialistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas socialiste. Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste. Quand ils sont venus chercher les Juifs, je n'ai rien dit, je n'étais pas juif. Puis ils sont venus me chercher. Et il ne restait personne pour protester. »*

Niemöller avait pourtant été sensible aux idées nazies avant 1933. Il a ensuite passé huit ans en prison et en camp. Il a changé, parce qu'il a fini par voir l'image de Dieu là où on voulait l'effacer.

Alors oui, nous prions pour ceux qui nous gouvernent ; nous donnons à César sa juste place. Mais nous prenons aussi au sérieux la Parole qui dit que chacun a été créé à l'image de Dieu. Quand cette image est piétinée, nous ne pouvons pas rester indifférents. Il ne s'agit pas d'être des héros mais d'être solidaires et attentifs à ce qui se passe dans notre monde, surtout à l'heure où les extrémismes se vivent sans complexes. S'engager.

Notre rapport au « monde »

Il existe souvent une frontière nette entre notre semaine et notre dimanche à l'église. Ici, nous prions, nous chantons la paix et la solidarité. Et le lundi, on passe à autre chose, comme si c'était un autre monde. Pourtant cette frontière s'efface quand ça va mal, quand nous apportons nos problèmes à Dieu. C'est très bien : Dieu nous invite à tout lui confier. Alors pourquoi pas aussi notre joie, notre travail, nos choix, nos colères, notre journée ordinaire ? Le texte nous appelle à voir notre vie comme UNE vie, entièrement offerte à Dieu. Ni notre dimanche ni notre lundi n'échappent à son regard.

Que signifie offrir sa vie à Dieu ? Luther refusait de la réserver aux prêtres et aux religieuses : c'est ce qu'il appelle *Beruf*, la vocation. Votre métier, vos engagements, vos services dans l'Église, votre famille : là où vous êtes, vous êtes appelés à porter l'image de Dieu vers les autres.

Hier, à l'étude biblique, une personne nous a dit : « Je ne sais pas si j'appartiens à Dieu, mais je sais que rien ne m'appartient. Je ne maîtrise pas grand-chose de ma vie. » C'est vrai. Dans ce monde d'incertitudes, on peut pourtant vivre d'une certitude : mon avenir et mon souffle de vie appartiennent au Christ. Cette dépendance me libère de devoir m'accomplir **par** moi-même et **pour** moi-même. Me voilà alors libre de répondre à l'appel du Christ.

Envoyés

Dans sa prière en Jean 17, Jésus dit : « Je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. » Puis : « Tout comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai moi aussi envoyés dans le monde. »

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est donc être envoyés. Pas **hors** du monde, mais **dans** le monde, **avec** l'image de Dieu que nous portons.

Amen.